

dans ces bruyères, là bas, où ils ont bâti une maison qu'ils appellent Terre-Neuve ; je ne veux pas dire ce que je ferai, mais j'ai mon idée.

—Tais toi, marmot, dit Progrès. Excusez, M. Blanchard, mon fils se chamaille quelquefois avec le père Routineau et son fils ; il a la tête un peu près du bonnet, mais c'est tout de même un bon garçon et qui labou-
re à ravir.

—Oui, dit encore le jeune homme, et j'espère bien que ce sera moi qui étrenerai cette nouvelle charrue que l'on parait dédaigner.

—Si je consens à ce que vous vous en serviez reprit M. Blanchard.

—Ah ! Monsieur, dit Progrès avec émotion, tant que votre moitié ne diminuera pas, j'espère bien que vous nous laisserez un peu faire.

—Oui, mais qui me répondra de l'avenir ?

—C'est ce jeune fat, avec ces domaines, dit en ce moquant Routineau, en montrant Marcel, voulant faire entendre par là qu'il ne possédait pas de terres.

—Tenez, voisin, dit le jeune Marcel, calmé par la réprimande de son père, je crois que vous feriez mieux de ne pas tant acheter de terres et d'améliorer celles que vous avez déjà ; vous en auriez peut-être plus de bénéfice au bout de l'an ; mais que chacun fasse comme il l'entend, et je crois que mon père fait bien.

—Voilà la jeunesse d'aujourd'hui, s'écria M. Blanchard en se frappant sur la cuisse qu'il avait plus grosse qu'un tuyau, elle ne doute de rien ; et elle croit pouvoir faire du pain avec du sable. Mais, écoutez Progrès ; si vous ruinez mes terres, nous nous séparerons, voilà tout ; votre ménage, vos animaux sont là pour répondre de mes droits. Quand à notre jeune étourdi, à votre place, je le mettrais à l'ordre, au lieu de suivre ses conseils.

—Et avec cela, dit Progrès, vous me donnez carte blanche ?

—Nous verrons, répliqua M. Blanchard, en se dressant droit comme un i.

—Routineau haussa les épaules, en marmottant entre ses dents : pauvre garçon, carte blanche ! Ce que c'est, parce qu'il travaille sur la terre d'un autre, il n'y regarde pas.

—Mon voisin, dit Progrès, vous vous trompez ; car si comme vous, j'avais des terres à moi, je n'aurais pas attendu 1860 pour avoir une bonne charrue à oreilles et pour faire du trèfle et de la luzerne. Attendez un peu ; et vous verrez qui a raison de Routineau et de Progrès.

Là dessus, on se sépara, et M. Blanchard, un peu radouci, après avoir pris un petit panier dans lequel la bonne Marguerite lui avait préparé avec soin deux fromages, partit avec Routineau pour reprendre son cabriolet qu'il avait laissé chez lui.

Chemin faisant, il dit à Routineau : vraiment je crains que ce petit Marcel ne fasse faire des bêtises à son père. J'en serais fâché, car c'est un brave homme que Progrès et dont je suis très-content. Ma moitié a augmenté depuis deux ou trois ans, et je regretterais de le renvoyer. Père Routineau ; je vous charge de le remettre dans la bonne route.

—Monsieur, je ferai bien ce que je pourrai, mais je dois vous dire que Progrès est aussi enragé pour les nouveautés que son fils et sa femme ; c'est à qui en fera le plus. Je crois qu'ils ont tous été mordus de la même chienne et elle devait avoir la dent bien affilée. Croiriez-vous qu'il a été assez sot, que Dieu lui pardonne, pour semer du trèfle avec du blé dans une de ses meilleures pièces de terre ! Il croit qu'un terrain est inépuisable.

—Vraiment, il a fait cela, mais il ne m'en a pas soufflé mot.

—Je crois bien, vous l'aviez déjà tant chauffé. Tenez, Monsieur, vous y perdrez votre latin et moi aussi. Progrès ne changera de route que lorsqu'il aura les deux pieds dans le même chausson et qu'il aura pour tout habillement celui que portait si fièrement notre père Adam dans le paradis terrestre.

—Père Routineau, vous me donnez la chair de poule, et je ne dormirai pas d'ici à ce que j'ai d'autres nouvelles.

—Non, non, Monsieur, dormez comme à l'ordinaire, j'irai vous éveiller quand Progrès aura planté la culture.

—Belle consolation ! N'attendez pas, je vous prie, que mon fermier ait la tête dans la tinette pour venir me prévenir, afin que je m'empare au moins de ses vaches, de ses fromages et de tout son roulant. En attendant, rendu chez vous, nous vi-
drons un petit verre pour chasser les idées sombres.

Pour la *Semaine Agricole*.

Remarques et données sur nos coqs et poules domestiques, aujourd'hui, en Canada.

Le coq iroquois — (coq sans croupion, race de la France.)

Le coq sans croupion (conséquent sans queue) est aussi ancien chez nous que le coq gaulois. C'est une espèce très ancienne en Europe. Les Romains en parlaient avant l'ère chrétienne. Il a été apporté en Canada par les premiers colons ; l'espèce était commune, alors en France, elle lui venait du nord de l'Europe. Les coqs et poules iroquois sont en très petit nombre dans nos campagnes maintenant. Le préjugé invincible des cuisiniers de vil-

les qui ne voulaient pas l'acheter parce qu'il n'avait pas de croupion et paraissait mal, disaient-ils, sur un plat, a détourné nos habitants de l'élever. Il est cependant excellent à manger ; ses formes sont tout à fait arrondies ; son estomac est plein en chair comme celui d'une perdrix. Il est très précoce. Jeune, il prend vite ses grosses plumes et est en état de se jucher avant les poulets des autres races, du même âge ; malgré qu'il s'est trouvé pour ainsi dire noyé parmi les différentes races dans le pays, il a maintenu sa forme et son caractère. Comme le coq gaulois il est à crête double et simple ; de différentes couleurs, mais il diffère de celui-ci en ce qu'il est à pic du devant et du dos, son chant est aussi plus perçant et plus court.

La poule iroquoise est bonne pondreuse mais sujette à cacher son nid. Quoique naturellement farouche, cette espèce s'appriivoise facilement et devient particulièrement familière, alors il est assez difficile de l'éloigner de la maison où elle entre continuellement, c'est peut-être cette raison qui fait que les Sauvages l'avaient adoptée et de là le nom de coq iroquois. Nous ne pouvons dire si les différentes tribus de nos sauvages en ont encore. Nous ne serions pas surpris d'en trouver dans les environs des lieux qu'ils habitent ou ont habités. Nous avons possédé des coqs et poules de cette race à différentes reprises et nous les avons laissés pour d'autres. L'année dernière, nous nous sommes procuré de nouveau un coq iroquois qui ne laissait rien à désirer comme tel. Nous avons essayé avec lui un croisement avec des poules de différentes races. Avec la bantam, (poule pattue) il a donné des poulets d'une précocité extraordinaire. Une poulette du mois de Septembre a commencé sa ponte d'hiver en Janvier et a tenu bon jusqu'au printemps. Elle a couvé à bonne heure et elle est suivie de ses poulets qui sont prêts à la laisser aujourd'hui. Elle n'avait pas cinq mois quand elle a commencé à pondre, de sorte que si elle n'eût pas couvé elle aurait pu faire trois pontes et commencer la quatrième dans sa première année. Avec la poule espagnole il a donné de bons produits, sur quatre poulettes, trois ont fait une ponte d'hiver plus ou moins bonne ; l'une ayant commencé à pondre à huit mois. Mais l'essai a été manqué complètement avec des grosses poules, les œufs ont été clairs et conséquemment n'ont pas donné de poulets. Le coq iroquois ne vaut pas le coq gaulois comme étalon ; il lui faut des poules proportionnées à sa taille. Le coq est trop court de dos, il a le rein trop roide ; il se trouve inutile avec des poules longues et au-dessus de sa taille. Nous avons eu cette année la même malchance avec ses coquets, les nichées de nos grosses poules ont été perdues. D'où l'on